lesoirculture@lesoirdalgerie.com

UN HOMMAGE DE PARIS À L'ACADÉMICIENNE

Assia Djebar, plus immortelle que jamais

Un an après sa disparition, Assia Djebar n'a pas pris une ride dans la mémoire de ses lectrices et lecteurs, qui sont venus nombreux, de France, d'Europe, et aussi d'Algérie, pour lui rendre hommage. C'est au «Petit Palais», haut lieu de la culture à deux pas des Champs-Élysées, que s'est déroulé cet hommage, sous la forme de tables rondes et de lectures de textes, avec un documentaire en apothéose. Cette journée du souvenir a été animée par Fadéla Mehal (1), présidente de la Commission Culture, patrimoine et mémoire du Conseil de Paris.

De Paris, Ahmed Halli

Photos : DR

Assia Djebar.

Pour entrer dans le vif du sujet, il n'y avait pas mieux que la voix de Taos Amrouche, la grande prêtresse des chants traditionnels de Kabylie. C'est ensuite, le comédien et auteur, Daniel Mesguich, qui a lu deux textes de l'écrivaine disparue, dont le premier est justement consacré à la cantatrice. Une entrée en matière idoine, pour accéder à l'univers et aux sources de la littérature d'Assia Djebar, et sur laquelle a rebondi la modératrice de la première table ronde, Mireille Calle Gruber. Cette dernière, qui est écrivaine et enseigne à la Sorbonne nouvelle, est l'auteure de plusieurs ouvrages sur Assia Djebar, dont elle a retracé la vie et l'œuvre, placées sous le signe de la cause des femmes.

Évoquant le milieu dans lequel Assia Djebar a grandi, Mme Calle-Gruber a affirmé que l'académicienne a toujours su la difficulté de prendre la parole lorsqu'on est une femme. "J'écris à force de me taire", a affirmé celle qui s'est inscrite très tôt dans le rapport ambivalent à la langue française, à la fois langue de la colonisation et langue de l'émancipation pour la jeune fille qu'elle était alors. Cette langue du dominateur, du colon, cette langue de l'autre, Assia va s'employer à en faire une langue de poésie et de résistance. Elle va l'essorer, la secouer devant elle, pour la débarrasser de toute sa poussière compromettante, souligne l'universitaire citant les propres mots de la romancière. Il s'agissait de dire, d'être la voix des femmes sans voix, sans droits, proclame le refus de la polygamie et de la déshérence qui dépouille les sœurs au profit des frères (2). Cette "francophonie d'écriture", elle la travaille de termes arabes, de rythmes de l'Andalousie, des chants de femmes, ensevelies et analphabètes, "les exilées de l'écriture". C'est sur ce problème du rapport à la langue française qu'a rebondi l'écrivain et poète algérien, Habib Tengour, qui a refusé comme d'autres auteurs de se laisser emprisonner dans ce débat paralysant.

Il a cité à cet égard l'exemple de Malek Haddad, un immense écrivain, qui a brutalement mis fin à une carrière littéraire prometteuse, pour ne plus avoir à écrire dans une langue qui n'était pas sa langue maternelle. Il cite aussi le cas de Kateb Yacine, moins sensible que son aîné aux pressions et à la surenchère nationalistes, mais qui a aussi cessé d'écrire, pensant que la langue l'éloignait de sa mère. Quant à Assia Djebar, à propos de laquelle il préfère parler d'ambiguïté, plutôt que d'ambivalence, Habib Tengour dit qu'elle ne s'est jamais considérée comme exilée dans la langue française. Assia Djebar qu'il a connue et souvent rencontrée lorsqu'elle formait un duo littéraire talentueux avec Malek Alloula, disait qu'elle était habitée par cette langue, le français.

Ce problème de possession, l'écrivaine va le régler par le procédé de la biographie, elle va parler d'elle, ce qui est assez rare, et dans une société où le "Je" est haïssable, à l'instar du "Moi" de Pascal. Et Habib Tengour de citer la langue du père qui lui a appris le français, et qu'elle utilisera pour sa correspondance sentimentale, en faisant "une langue entremetteuse", selon sa propre expression ironique. Cependant, note le poète algérien, Assia Djebar "va se débrouiller pour que le français soit son français et qu'il devienne arabe, algérien», sous sa plume. «Elle écrit en français, mais c'est de l'Algérien!», a-t-il relevé.

Auparavant, l'historienne Michèle Perrot était revenue sur la fracture qu'il pouvait y avoir dans la vie d'Assia, d'un côté la mère et sa culture berbéro-andalouse, et de l'autre la langue française qui est loin de ce monde maternel. La langue française qui est celle de la colonisation, et qui ne concède l'instruction et l'accès à l'école française qu'aux filles qui peuvent servir son entreprise. C'est pourquoi, elle va s'attacher à donner une voix à ces femmes de l'oralité, exclues de l'écriture, "elle est la femme qui écoute devant les femmes qui parlent". Elle le fait pour les femmes dans la vie quotidienne, mais elle le fait aussi pour certaines héroïnes de l'Histoire, et Michèle Perrot d'évoquer le cas de Zoulikha, martyre de la guerre de Libération nationale. C'est à cette grande figure du combat pour l'indépendance, arrêtée et jetée d'un hélicoptère par l'armée française, qu'Assia Djebar a consacré l'un de ses livres les plus attachants "Femme sans sépulture».

C'est précisément du sujet «Littérature et histoire des femmes» que devait traiter la seconde table animée par un autre historien, Gilles Manceron, avec notamment l'écrivaine Maissa Bey et Amel Chouati, la présidente du "Cercle des amis d'Assia". Gilles Manceron a évoqué la place d'Assia Djebar dans l'histoire non seulement avec son œuvre littéraire, mais en y participant.

Il a rappelé comment l'écrivaine, alors élève de l'École normale supérieure de Sèvres, avait renoncé en 1956 à passer son agrégation pour répondre à l'appel lancé aux étudiants algériens afin qu'ils se joignent au combat libérateur. Maïssa Bey a précisé qu'elle aussi était fille d'instituteur, et comme Assia Djebar, son père l'a accompagnée à l'école, et lui a appris la langue française. Elle a rappelé également qu'une autre écrivaine algérienne, Leïla Sebbar, était aussi fille d'instituteur, ce qui confère à ce métier un surcroît de mérite, qui ne lui est pas toujours reconnu. Maïssa Bey a fait part de son émotion à partager cette commémoration et cet hommage à une écrivaine qui a beaucoup compté dans sa vie. C'est en lisant Assia Djebar qu'elle a été encouragée à écrire et à se consacrer à la littérature.

A. H.

1) Fadéla Méhal, conseillère de la Ville de Paris, élue du 18ème arrondissement de Paris, s'est d'abord fait connaître en 2006 en créant les Mariannes de la diversité. En juin 2015, elle a fondé en juin 2015 l'association «La République ensemble», dont elle est la présidente.

2) Ce sujet suscite une passion qui n'est pas près de s'éteindre comme en témoignent les quelques interventions parmi l'assistance, et qui confirment que l'Algérie a encore beaucoup de chemin à faire pour résorber les inégalités hommes-femmes.

IL EST DÉCÉDÉ LE 12 FÉVRIER 1995

Rachid Mimouni, forcé à l'exil par les porteurs de la malédiction

«Il n'est pas facile, dans ce pays d'être administrateur. C'est un poste qui exige beaucoup de qualités. Il faut faire montre d'une grande souplesse d'échine, de beaucoup d'obséquiosité, d'un neurone toute disponibilité pour accueillir celles du chef. Il faut surtout se garder comme de la peste de toute forme d'initiative. Notre administrateur observe à la lettre ces sacro-saints principes. C'est un homme intelligent. Je prédis qu'il montera haut dans la hiérarchie.» Rien d'extraordinaire, dira-t-on.

Le rédacteur de ces quelques lignes a tout simplement regardé l'actualité, particulièrement ce qui s'est passé ces derniers jours au boulevard Zighout-Youcef pour rédiger cette courte chronique. Seulement, cette sentence a été rendue publique il y a 34 ans par un homme, Rachid Mimouni, dans son roman *Le fleuve détourné*. La question n'est plus de savoir si Rachid Mimouni, le fils d'Alma, présentement Boudouaou, a eu raison d'écrire ce passage prémonitoire sur la société algérienne, pourtant le roman en question relatait le passé trouble de l'Algérie, mais de s'interroger sur les gigantesques capacités de l'homme à se mouvoir avec aisance dans les entrailles de la société algérienne pour sentir la moindre pulsion. Cette capacité talentueuse a laissé fort heureusement une liste impressionnante d'œuvres, *Le printemps n'en sera que plus beau* (1978), *le Fleuve détourné* (1982), *La paix à vivre* (1983), *Tombéza* (1984) et d'autres œuvres tout autant majestueuses font partie de l'héritage littéraire laissé par Mimouni qui reste encore méconnu en Algérie par le grand nombre de ses compatriotes. Malheureusement, l'opposition de Rachid Mimouni (1945/1995) au régime autoritaire et corrompu et sa forte implication dans le combat pour la démocratie et le respect des droits de l'Homme lui valurent de fortes inimitiés qui sont venues à bout de son attachement non démenti à sa terre natale. Il a été, par conséquent, forcé en 1993 à l'exil par la menace de mort de la part des porteurs de la malédiction. Il est mort sur son lit d'hôpital parisien le 12 février 1995.

Enfin quelqu'un pense à sa date de naissance

En Algérie on n'aime que la mort puisque nous ne célébrons nos héros que lorsque nous nous rappelons de la date de leur décès. Quelqu'un veut enfin renverser cette tendance, du moins s'agissant de Rachid Mimouni. En effet, la Direction de la culture de Boumerdès met en chantier l'organisation d'un colloque national sur l'œuvre de l'écrivain né le 20 novembre 1945 à Boudouaou (w. de Boumerdès). «Un comité scientifique composé d'intellectuels qui ont travaillé directement ou indirectement sur l'œuvre de Rachid Mimouni qui se réunira pour déterminer les thèmes à étudier lors de ce conclave. Nous pensons pouvoir organiser cette rencontre vers le mois de novembre, date qui coïncide avec sa date de naissance», nous dira le directeur de la culture. Espérons que ces membres auront l'autorité intellectuelle nécessaire pour choisir des thèmes conduisant à l'étude de l'œuvre de Mimouni dans toute sa complexité. Par ailleurs, pour commémorer la date de son décès, la même direction a prévu pour demain une cérémonie de recueillement sur la tombe du défunt au cimetière de Boudouaou.

Dans la même ville, où l'écrivain est encore méconnu par les jeunes et où aucune instance ne porte son nom, une journée d'étude sera également organisée. Des personnalités qui ont étudié le travail de l'écrivain animeront des conférences sur l'homme et son œuvre.

Abachi L.

Rachid Mimouni.